
LE CORPS : PRISE DE LA PAROLE DU CORPS QUI DEVIENT SUJET DANS L'ÉCRITURE SIDÉENNE DE À L'AMI QUI NE M'A PAS SAUVÉ LA VIE D'HERVÉ GUIBERT ET DE DANS MA CHAMBRE DE GUILLAUME DUSTAN.

Sasha Aisha Craig
University of Illinois Urbana Champaign

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Craig, Sasha Aisha () "LE CORPS : PRISE DE LA PAROLE DU CORPS QUI DEVIENT SUJET DANS L'ÉCRITURE SIDÉENNE DE À L'AMI QUI NE M'A PAS SAUVÉ LA VIE D'HERVÉ GUIBERT ET DE DANS MA CHAMBRE DE GUILLAUME DUSTAN.," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 10 : Iss. 1 , Article 15.

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol10/iss1/15>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

**LE CORPS : PRISE DE LA PAROLE DU CORPS QUI DEVIENT SUJET DANS
L'ÉCRITURE SIDÉENNE DE À L'AMI QUI NE M'A PAS SAUVÉ LA VIE D'HERVÉ
GUIBERT ET DE DANS MA CHAMBRE DE GUILLAUME DUSTAN.**

Hervé Guibert est un écrivain de plus de trente livres, photographe et chroniqueur dans *Le Monde*. Il choque le monde et les médias par sa franchise sur la maladie du sida et sa propagation. Dans son plus grand ouvrage *À l'ami qui ne m'a pas sauvé* (1990), Guibert dénonce l'ami mais aussi l'État et le monde pharmaceutique qui ne l'ont abandonné et le sida l'emporte une année plus tard (1991). Guibert entremêle l'auteur, le narrateur et le protagoniste pour brouiller les pistes mais peut-être aussi pour se permettre plus de liberté. Il évoque ses moments privés avec des personnages célèbres à qui il donne des pseudonymes. L'écriture ressemble à une voix off, silencieuse par son présent et ses phrases courtes mais c'est cependant voulu pour donner la parole au corps ; ce que j'appelle l'écriture sidéenne.

On retrouve le même style d'écriture chez Guillaume Dustan qui est magistrat et écrivain. Il publie une collection de trois nouvelles dont *Dans ma chambre* (1996). C'est une autobiographie qui transporte le lecteur dans le monde homosexuel de la nuit. Il est surtout critiqué pour avoir annoncé la pratique du bareback qui propage le virus du sida. On note une similarité de l'écriture sidéenne par la voix off du moment présent qui est silencieuse et par des phrases courtes de paroles banales du quotidien qui s'effacent pour permettre l'accès à la parole par le corps chez les deux auteurs. Louis-Daniel Godin note aussi un langage courant avec des descriptions de la vie quotidienne et sans transition qui semble être la marque de l'écriture sidéenne.

Je souhaite démontrer que l'écriture sidéenne est une écriture qui existe par l'intermédiaire du corps : la parole de la corporéité et s'exprime sur ses désirs, ses besoins, ses faiblesses et ses marques physiques afin d'éduquer et d'éveiller les consciences sur l'urgence du virus qui se propage, tue toujours beaucoup de vie et n'épargne personne.

C'est au lecteur de comprendre le langage de la corporéité dans l'écriture sidéenne. Le corps change d'identité et se transforme dès la contamination. C'est maintenant un corps sidéen qui s'exprime par ses désirs, par ses besoins, par ses faiblesses, par ses marques physiques et par son envie de se reproduire. Le corps raisonne et analyse pendant que le lecteur écoute en bon élève ce nouveau langage. Le corps est en mouvement continu, nuit et jour, comme une machine. Cette course à la montre basée sur le rendement du corps et de l'écriture est voulue par les auteurs pour montrer l'importance et l'urgence de vivre pleinement, « à double bouchée » parce que la vie est raccourcie. En effet, depuis que le corps nous renseigne sur les premiers signes de la maladie du sida, c'est un compte à rebours qui commence.

Le corps parle pour nous renseigner sur les effets physiques du virus du sida et de la vie du sidéen, c'est à travers le corps que Guibert et Dustan s'expriment. J'utilise le nom « silence » pour parler des phrases simples qui parlent de la vie quotidienne écrite au présent de l'indicatif mais aussi la parole intérieure que j'appelle voix off. Ce silence est voulu pour laisser la parole au corps

La parole du corps par le désir

On note chez Dustan que le désir est toujours relié au corps. C'est à travers le désir de se nourrir « J'achète du coleslaw [...] les œufs et les toast » (Dustan 77), de se muscler, de bien s'habiller « Heureusement le haut ça allait : torse nu, gilet en cuir noir » (Dustan 48), de danser « Je fume une clope, je danse » (Dustan 90) et de la relation sexuelle « Et il me claque [...] et il me baise comme une reine » (Dustan 72) que le corps parle et s'exprime. Les désirs sont un rappel

que la personne a envie de vivre, un synonyme de bonne santé aussi. Ne dit-on pas qu'un malade est guéri quand l'envie de manger lui revient ? Il semble donc que le désir est l'un des usages du corps pour s'exprimer. Il est synonyme de bonne santé et il est assimilé à l'écriture sidéenne.

Gilles Jacinto remarque la priorité donnée au corps « Dans ses écrits où récit à la première personne et scènes de sexe dialoguent, la part pornographique est dominante, montrant la priorité que l'auteur donne au corps, au sexe et à la sexualité dans sa définition de l'identité et dans sa pensée du monde » (Jacinto 283). L'identité du corps change avec la venue du sida et le corps n'est pas seulement une priorité donnée par Dustan mais possède un réel pouvoir central avec une parole qui hurle à travers le désir, l'envie de vivre.

L'écriture sidéenne est ainsi formée par le corps et ses désirs : « La part pornographique est dominante » (Jacinto 283) et voulu par l'auteur parce que le désir sexuel est une nécessité pour le corps, le sidéen ressent la vie dans tout ce qui éveille les sens comme le besoin de se sentir vivre à travers la jouissance. Dustan parle de l'acte sexuel juste après l'opération de Quentin comme pour s'assurer qu'il est bien vivant et que tous les sens fonctionnent : « Je pense à l'opération de Quentin en décembre. Après, il s'était remis à baiser très rapidement » (Dustan 100) comme si on disait qu'il allait mieux et qu'il avait recommencé à jouer au foot par exemple. Aussi Dustan accentue cette envie de vivre par le désir et le sexe lorsqu'il dit qu'il se sent non-existant quand il ne jouit pas : « La soirée avait été horrible, je n'avais aucun succès, J'avais beau me dire c'est rien, il y a trop de beaux mecs ce soir, c'est ça qui refroidit l'ambiance, je me sentais comme une merde, comme si je n'existais pas » (Dustan 102). La jouissance devient une nécessité que le corps réclame et qui nourrit l'esprit comme la nourriture nourrit le corps et le rassasie.

Catherine Douzou se penche sur la relation entre les corps dans la photographie de Guibert : « C'est que la photo pour Guibert n'a de sens que par la relation à l'autre, à l'objet photographié.

Il est photographe *amateur* parce qu'elle est liée au désir [...] l'image est l'essence du désir, et déssexualiser l'image, ce serait la réduire à la théorie... » (Douzou 5-6). La relation de l'un à l'autre, du corps au corps passe par le désir pour toute création artistique ou littéraire. On retrouve Guibert avec le besoin d'utiliser le corps pour l'écriture et pour la photographie. Pour qu'une photo soit bonne, il faut qu'il y ait eu cette relation du corps à corps auparavant. Ce sont les parties du corps qui parlent dans la photo comme avec le regard par exemple. Le photographe s'éloigne pour laisser parler les images du corps. De la même façon, le corps dans l'écriture parle et s'exprime sur ce qu'il ressent ou bien ce dont il a envie : « L'image est l'essence du désir » (Guibert, 5-6), le désir et le côté sexy se dégage de l'image comme dans l'écriture sidéenne.

Selon Catherine Douzou, Guibert « revendique le statut de photographe amateur, de photographe pour qui la création ne peut être qu'affaire de désir : Comment voulez-vous parler de photographie sans parler de désir ? » (Douzou 57) et aussi que « Guibert tient d'ailleurs une ligne identique pour sa création littéraire » (Douzou 57). Je pense que le désir est à la base du style guibertien. Il ne peut pas créer sans désir et on peut voir un rapport entre les images vivides du texte qui sont comme des clichés de photo et la photographie de Guibert. Les images vivides font partie de la lecture sidéenne et c'est à travers le désir du corps que se forme l'image reproduite dans l'écriture. On retrouve dans l'écriture sidéenne guibertienne le concept de linguistique de Saussure repris par Roland Barthes : Guibert (le signifié) transmet dans l'écriture l'image de la photo disparue (le référé) pour la recréer dans les images vivides (signifiant) pendant la lecture. C'est tout l'art de l'écriture sidéenne qui passe par le désir et la création.

La parole du corps sur les besoins

Les besoins du corps sont aussi nécessaires que les désirs du corps dans l'écriture sidéenne. On pourrait se demander pourquoi inclure les besoins simples du corps qui sont communs à toutes les

personnes ? Pourquoi en parler ? Le corps prend tellement de place dans l'écriture sidéenne, qu'il veut être libre de parler de tout ce qui se passe en lui et refuse la censure. C'est aussi parce que le corps est transformé et a changé d'identité depuis qu'il est sidéen et les moindres détails accentuent sa position de protagoniste. Les détails humanisent le corps pour sensibiliser le lecteur. C'est par les détails que le lecteur entre dans la peau du sidéen. La nourriture est parfois mêlée au désir pour rassasier et rendre le corps heureux : « Je sortais ragaillardi de ces consultations en allant m'empiffrer d'éclairs au chocolat et de chaussons aux pommes » (Guibert 62) ainsi que : « Pains au chocolat. Croissants » (Dustan 89). Les pâtisseries sont des gourmandises qui font plaisir au corps et expriment son bien-être et sa gaieté. Les évacuations du corps sont aussi prises en compte surtout dans les œuvres dustanienne : « Je vais me vider dans les chiottes » (Dustan 91) dans le but de briser les barrières des règles de la littérature qui ordonne la conduite à suivre. L'écriture sidéenne se dit libre de parler par son corps sur ce qui entre par la bouche autant que ce qui sort par l'évacuation mais aussi par les mains qui caressent ou l'œil « fixe et acéré » (Guibert 32) de Muzil. L'écriture sidéenne brise toutes les barrières et les règles de la littérature ; elle se met à nu.

Selon V. Hunter Capps, l'écriture sidéenne est une écriture crue comme une sorte de repas non-préparé, non-cuit ou encore à l'état primitif comme une matière première « Implicit in these understandings of raw is a separation of time, space, and substance all of which quite sensitively inform an overall idea of rawness. Something exists in a natural or primitive state and is thus described as raw only after a sense of movement and action is invoked » (Hunter Capps 40). Cette analogie du cru permet de comprendre une façon d'écrire qui se veut naturelle, libre et sans règle. L'écriture « crue » doit donc se lire comme une nourriture qui se mange crue. On voit un parallèle avec ce que j'appelle mettre à nu qui veut dire qu'on enlève tout ce qui est farfelu, tout ce qui ne sert à rien mais qui est là pour enrichir l'écriture et lui donner de fausses allusions. L'écriture mise

à nu ressemble à l'écriture crue. Par l'écriture mise à nu, le corps peut prendre froid, en revanche avec l'écriture cru, le corps peut avoir une indigestion. Toute forme d'écriture à un risque et l'autofiction sert de bouclier et permet la liberté d'expression. Capps étudie aussi l'autofiction qui permet l'écriture crue :

I wish to examine the use of autofiction as a queer genre-bending kind of writing utilized by HIV-positive writers who took up autofiction as a means to explore their seropositivity as well as the social and biomedical ravages of HIV. My goal is to demonstrate how such writing and those behind it helped to elaborate on and spread new forms of queer knowledge that have reshaped the parameters of sex, desire, and communities (Hunter Capps 40).

Pour la comprendre, le lecteur se doit de dépasser les frontières qui le gardent dans une vision restreinte de la littérature avec des paramètres bien définis. L'écriture cru est liée au corps qui s'exprime par sa voix inaltérée d'origine.

La parole du corps sur les faiblesses

L'écriture sidéenne peut parfois devenir exténuante par son rythme et sa course contre la montre ou parce qu'on ne peut pas manger tout le temps « cru » et s'ensuit des faiblesses physiques ou psychologiques. Anca Porumb parle d'épuisement dans l'écriture guibertiëne pour oublier : « Son livre se confond avec son corps et naît de la douleur et aussi du vide qui se crée à cause de la fin inévitable [...] Écrire, jusqu'à l'épuisement, sur la maladie entraîne l'auteur dans un état d'oubli. Il veut oublier et surtout mépriser la mort à l'aide de mots sincères » (Porumb 161-162). En effet, l'épuisement fait taire le corps qui parle et fait partie des faiblesses du corps dans l'écriture sidéenne. Le sidéen fait tout pour ne pas penser et raisonner parce que cela entraîne des pensées ontologiques qui le dépriment. De la même façon, Dustan fatigue son corps jusqu'à

l'aurore pour s'empêcher de penser : « Je ne pouvais pas dormir comme d'habitude quand je ne suis pas exténué » (Dustan 84). L'épuisement semble être le seul remède qui s'offre à lui contre les pensées qui le glissent vers la déprime. Le sidéen refuse la pensée qui mène à la solitude, la peur de la maladie et de la mort. Une faiblesse psychologique qui peut rendre le corps malade. Il se doit donc de sortir toutes les nuits où écrit jusqu'à l'épuisement.

Selon David Caron, le sida peut entraîner une faiblesse psychologique comme la solitude et la dépression : « Men, however, wouldn't come near me and I wouldn't go near them. Oddly, I felt a silmutlanous waxing and waning of corporéalité. I used to be generous with my body, you see. People would frequent it as we once did that restaurant in the East Village, Kiev, on East Avenue [...] Now it felt more like Ground Zero, with sightseers hovering curiously over it, yet staying at an odd distance » (Caron 4). Le sida a fait de son corps un lieu où personne n'a envie de venir. La métaphore de Ground Zero et des gens qui visitent une zone ravagée par les éclats et les obus, permet une meilleure compréhension de la destruction que le sida fait au corps. La dépression est une faiblesse qui atteint le sidéen quand le corps est ignoré, sans visites et sans désirs ; le corps se sent seul, rejeté et on veut le faire taire. Garder à distance le sidéen empêche le corps de parler et entraîne une faiblesse psychologique qui peut être fatale au sidéen, à son écriture ; de ce fait, le sidéen a besoin de l'autre pour vivre, une nécessité pour le maintenir en vie.

Les faiblesses ce sont aussi les amitiés détruites par la maladie du sida. Le sidéen se sent déconnecté de certains amis qui le délaissent : « J'ai l'impression de n'avoir plus de rapports intéressants qu'avec les gens qui savent, tout est devenu nul et s'est effondré, sans valeur et sans saveur, tout autour de cette nouvelle, là où elle n'est plus traitée au jour le jour par l'amitié, là où mon refus m'abandonne » (Guibert 16). On peut aussi penser aux amitiés perdues comme une lassitude (ennui ou dégoût) de ses amis qui savent qu'il est malade et qui se distancent. Cette

lassitude peut avoir des répercussions sur le corps ou dans son écriture comme la trahison de Marine qui fait parler le corps de Guibert : « J'étais dans mon lit, et tout à coup ce signe prémonitoire de la trahison de Marine m'enfonçait un pieu dans le ventre » (Guibert 84). Le ventre parle du mal de la trahison. Le corps réagit parfois sur les faiblesses psychologiques du sidéen.

Les faiblesses du corps c'est aussi le besoin de se sentir aimé, de ne pas croire qu'on s'auto-suffit parce que c'est un sentiment humain d'aimer : « Mais c'était tellement bon qu'il m'aime. C'était bon » (Guibert 131). C'est le corps qui a besoin d'amour et qui se laisse aimer, le désir et le bien être font partie de l'écriture sidéenne.

La parole du corps sur les marques physiques

La parole du corps est transmise par les marques du sida sur plusieurs organes du corps. La parole semble hurler de douleur parce que le sidéen est complètement désarmé et personne ne peut l'aider face au mal. L'abcès de Guibert est présent sur plusieurs pages et il va de docteur en docteur pour essayer de guérir la langue malade : « L'abcès monstrueux » (Guibert 40). Les marques du corps sont décrites en détail. Jules est « accablé lui-même par de fortes fièvres, le corps couvert de ganglions » (Guibert 38). L'amaigrissement montre le déclin de la santé et rappelle que la mort est proche : « Je venais de découvrir quelque chose : il aurait fallu que je m'habitue à ce visage décharné que le miroir chaque fois me renvoie » (Guibert 86). Le corps parle par ses marques pour annoncer la progression du sida. Une distance se crée entre le corps malade et Guibert qui parle de lui comme d'une autre personne avec un sentiment de frustration : « le corps se retrouve frustré, par cette annonce de la malformation rénale bénigne » (Guibert 45). Le sida crée une aliénation entre le sidéen et son corps, ils deviennent deux entités séparées avec le corps qui ordonne et le sidéen soumis à lui qui l'observe.

Le sidéen observe avec une description minutieuse la soudaine vieillesse du corps : « Le sida m'a fait accomplir un voyage dans le temps, comme dans les contes que je lisais quand j'étais enfant. Par l'état de mon corps, décharné et affaibli comme celui d'un vieillard, je me suis projeté, sans que le monde bouge si vite autour de moi, en l'an 2050. (Guibert 111). Le mouvement circulaire du monde autour de lui semble le dépasser comme le sida qui progresse dans son corps, l'affaiblit et le vieillit comme un vieil homme impuissant et sans défense. Guibert ne peut que constater la parole du corps qui lui dit qu'il est à bout de force. Porumb décrit cette impuissance devant le corps vieillit : « La décrépitude corporelle provoquée par le sida plonge le malade dans la confusion. Les efforts pour se saisir s'avèrent un échec. Plus le narrateur veut se voir réapparaître tel qu'il était autrefois, plus le corps disparaît. Le sida suit sa voie et le transforme en un vieillard qui a perdu tout contrôle sur ses mouvements » (Porumb 154). Le mouvement accéléré du vieillissement sur le corps par ses courbatures, sa perte de poids, sa fatigue et sa lente marche crée une prise de conscience de la préciosité de la vie et accroît son désir de savourer ce qui lui reste à vivre. Guibert se lance dans l'écriture assidue pendant que Dustan baigne dans les plaisirs de la chair. Il met en relief la jeunesse qui s'envole : « Il ressemblait tellement à un vieux bébé perdu » (Guibert 67). L'oxymore de « vieux » et « bébé » accentue l'accélération anormale du jeune sidéen vieillit par les ravages du sida. L'écriture sidéenne c'est aussi la synesthésie de la vue du corps qui vieillit et de l'ouïe que le lecteur semble entendre par la musique des tics tacs de l'horloge qui rappelle que le vieillissement accéléré le rapproche de la mort.

En vieillissant, les marques du corps sont les marques de la mort et Klein-Scholz ajoute que :

Rien n'est épargné à Guibert (et aux autres) atteint(s) du sida pendant les premières années de l'épidémie ; de la même manière, rien n'est épargné au lecteur. Le corps se fragmente,

chaque organe prend une place et une importance nouvelles ; à la manière d'un Picasso, on voit apparaître un corps dépeint par métonymie, où tantôt les poumons, tantôt l'estomac, tantôt les yeux se trouvent au centre du tableau et relèguent le reste au second plan (Klein-Scholz 54).

L'idée d'une peinture de Picasso reflète ce que Guibert essaie de transmettre dans son écriture, de faire apparaître les images disparues de son imaginaire comme si le référent disparaissait pour que n'apparaisse que le signifiant dans l'imaginaire du lecteur. Des images vivides et colorées comme des tableaux ou des photos prennent petit à petit formes dans son imagination. Aussi, les organes prennent une place nouvelle ; ils parlent et agissent : « un abcès monstrueux s'ouvrit au fond de ma gorge, m'empêchant de déglutir et bientôt d'avaler aucune nourriture » (Guibert 40) et aussi : « alors je lui rappelai [...] qu'il était inutile de me tendre le bâtonnet de bois clair dont ma langue refuse obstinément tout contact depuis que je suis petit » (Guibert 19). Les verbes « empêcher » et « refuser » accentuent le contrôle et l'emprise du corps comme la langue sur Guibert. Aussi, l'idée de corps fragmenté de Klein-Scholz (54) se retrouve dans l'énonciation et la longue énumération dans une gradation croissante du bas vers le haut des parties du corps de Guibert : « après qu'il m'eut palpé l'aîne, le ventre, les aisselles et la gorge sous les maxillaires » (Guibert 40). La quantité d'organes énoncés contraste avec le silence de Guibert soumis à ses parties du corps qui s'expriment, marquées par le sida. Le silence c'est aussi la description qui fabrique des images sans son qui se déroule comme le mouvement circulaire du monde autour de lui, du sida dans son corps et des tic-tacs de la montre imaginaire du temps qui s'accélère par la vieillesse. Les marques du corps sont les marques de la mort pour Klein-Scholz mais elles sont aussi les marques du sida qui représentent la nouvelle vie, une mutation de l'être au sidéen,

La parole du corps sur l'envie d'engendrer

La vie du sidéen implique la reproduction, engendrer, faire passer un peu de soi dans une autre vie et laisser un peu de soi après sa mort. Guibert fait allusion à l'engendrement par le sang qui passe de lui à Jules, à Berthes puis à ses enfants. En passant le sida aux autres, c'est en quelque sorte donner de soi et donc d'enfanter. Un peu de lui vit dans les autres : « J'aimais ces enfants, plus que ma chair, comme la chair de ma chair bien qu'elle ne le soit pas, et sans doute plus que si elle l'avait été vraiment, peut-être sinistrement parce que le virus HIV m'avait permis de prendre une place dans leur sang, de partager avec eux cette destinée commune du sang » (Guibert 212). La filiation dans l'œuvre de Guibert est très présente mais le sida enlève la possibilité d'enfanter et le corps vieilli est stérile et inutile. Le désir d'engendrer laisse la parole au corps qui par la contamination du sang permet d'engendrer. Aussi Louis-Daniel Godin met en avant l'idée que « Le sujet sidéen perd la possibilité d'enfanter ainsi que sa propre enfance » (Godin 37). La perte du droit d'enfanter fait réfléchir Guibert et c'est par le sang contaminé qu'il lui semble laisser une partie de soi. Penser à la mort et laisser quelque chose de soi est un sentiment humain, une façon peut être morbide et mélancolique de penser à sa postérité mais n'est-ce pas de cette façon que l'idéal sort du spleen selon Baudelaire?

Cependant la parole du corps peut aussi vouloir s'engendrer elle-même. Louis-Daniel Godin se penche sur le désir et la filiation dans les œuvres de Guibert et en particulier dans *Voyage avec deux enfants* pour expliquer ce désir d'engendrer. Le plaisir se mêle au désir d'avoir des enfants. Il analyse son journal et explique que la fiction est mélangée à la réalité. Il démontre le refus de Guibert d'avoir été engendré mais désire être engendré par son amant, être lui-même l'enfant, la progéniture de lui-même :

S'il refuse d'être le fils de ses parents, il s'imagine volontiers être celui de son amoureux.

Car l'érotisation de l'enfance ne se limite pas seulement à faire de l'enfant son objet de

désir, elle implique aussi pour Guibert de se faire lui-même l'enfant dans certaines scènes fantasmées. Il écrit par exemple aimer l'idée que son corps « découle en ligne directe » de celui de son amant (Guibert, 2001, p. 344) (Godin 40).

C'est en déviant la filiation, la représentation de son fantasme en érotisant l'enfant que Guibert s' imagine avoir l'enfant, être l'enfant et avoir un enfant de l'enfant nous dit Godin (40). L'écriture sidéenne entremêle la fiction à la réalité, ce qui lui permet une liberté d'expression unique en son genre parce qu'elle dit parfois tout haut ce qu'on n'ose ou n'imagine pas penser.

La parole sur la corporéité

L'importance du corps dans l'écriture sidéenne est unique. Le corps se métamorphose par le sida et sa soudaine parole permet une meilleure compréhension de la maladie qui se manifeste par les souffrances physiques et psychologiques. Christelle Klein-Scholz appuie l'importance de la corporéité chez Guibert : « Ainsi, les trois ouvrages qu'il consacre à son SIDA sont des autopathographies au statut quelque peu particulier : elles constituent la dernière partie d'une œuvre déjà grandement consacrée au corps, un aboutissement à la fois logique et tragique, puisque c'est le corps mourant qui en est à la fois le stimulus, le thème et, maintenant, l'obstacle » (Klein-Scholz 52). Guibert par la parole du corps décrit la maladie du sida (pathographie) mais aussi la mort « Ce que le sida révèle, c'est un corps qui porte déjà les marques de la mort, liée à d'autres catastrophes » (Klein-Scholz 56). C'est en effet pendant le stage avancé de la maladie que le corps est marqué de la mort par le manque de T4, la fatigue et les faiblesses mais dans un même temps le mouvement qui représente la vie continue par l'écriture et Guibert se sent plus vivant que jamais. À travers le corps, Guibert décrit les ravages de la maladie du sida mais aussi les sentiments qui sont propres à tout être humain comme les désirs, les envies, les joies, les faiblesses et l'engendrement et tout compte fait, le sidéen ne cessent jamais d'être qu'un humain.

Le corps devient le protagoniste dès que le sida apparaît et c'est par lui que Guibert guide son lecteur. Le corps vit en début de texte et meurt comme un héros à la fin parce qu'il se métamorphose et passe de la forme physique à la forme écrite que Klein-Scholz appelle « Sidafiction » (Klein-Scholz 56). C'est selon elle « l'unité du lien du sang et du sens et jaillit sur la page à mesure qu'elle s'échappe du corps » (Klein-Scholz 56). Une mutation complète et réussit qu'elle définit par « transmutation » en écriture. La parole du corps peut s'exprimer de plusieurs façons et peut parfois être puissante et jaillir tel un geyser vers les rivières de l'écriture. Il semble que le corps a pris pouvoir sur le sidéen et son écriture, et cela, dès l'annonce de sa séropositivité dans le cabinet du docteur. Plusieurs parties du corps « l'aine, le ventre, les aisselles, la gorges » (Guibert 19) sont énumérés comme pour les présenter en un groupe uni qui par la force de leur pluralité forme l'union et l'unicité du corps. Ce corps prend possession de l'esprit qui se soumet et devient le protagoniste du texte de Guibert. La personnification accentue ce pouvoir du corps avec la langue qui décide de ne pas vouloir le bâtonnet. Guibert confirme qu'elle prend le dessus sur lui « ma langue refuse » et cela confirme le pouvoir du corps et l'effacement et la soumission de Guibert face à celui-ci. Les parties du corps sont vues par Guibert comme indépendantes de son esprit : « Puis, en retenant le crâne par derrière et en appuyant le pouce et l'index de l'autre, par forte pression, au milieu du front, il me demandait si ça faisait mal, en fixant les réactions de mon iris » (Guibert 19-20). Le choix du vocabulaire comme « crâne » plutôt que « tête » déshumanise Guibert qui accentue son effacement et la prise de pouvoir du corps. C'est à travers le regard clinique plutôt que personnel et un langage médical dénué de tout humanisme que Guibert est témoin de la prise de pouvoir de son corps qui devient sujet et prend le pouvoir en refusant certaines procédures du docteur et domine sous l'œil attentif de Guibert.

Selon Anca Porumb, c'est une dualité entre Guibert et son corps mais celui-ci le domine parce qu'il le précède dans l'action : « L'équilibre est rompu et le corps sera toujours un pas en avant, en disposant à son gré de la vie de l'écrivain. Devenus déjà personnages principaux du livre, le sida et, implicitement, le corps sont trop présents et mènent à l'insupportable » (Porumb 153). Une sorte de dédoublement serait possible mais Guibert semble n'opposer aucune résistance et s'efface ; s'imposant le silence pour laisser place à la parole au corps. Le corps dès sa contamination devient l'unique protagoniste, le maître dans l'écriture sidéenne.

La parole du corps n'est pas nouvelle dans la littérature, Claude Bruaire dans son analyse de *L'Être et le Néant* affirme : « Si, au moyen de la négation du corps d'autrui, comme expression de son être singulier, en vertu de l'identité de l'âme et du concept, l'attention aux paroles, au langage d'autrui, à son corps parlant, était dénaturée et supprimée (Bruaire 147). Le corps parlant est la base de l'écriture sidéenne et prouve qu'elle est une littérature à part entière mais elle ne suit pas les règles strictes de la littérature française.

De la même manière, Dustan fait parler son corps devenu contaminé et par un regard clinique ; il réalise que son corps prend le dessus et le domine : « Je suis devenu très conscient de mon corps, de son extérieur comme de son intérieur, grâce à ça, je pense. Je travaille. Mon sein, mon cul, mes éjaculations, mes prestations » (Dustan 83). Ce passage appuie le pouvoir, la priorité et les désirs du corps qui font partie de l'écriture sidéenne. Jacinto note :

En effet, Guillaume Dustan décrit certaines techniques sexuelles presque pédagogiquement, abordées comme des compétences dans un manuel [...]. L'exploration de techniques sexuelles lui permet, dit-il, de « penser », de « travailler » : un vocabulaire qui montre comment le corps y est envisagé comme lieu de l'identité mais également du politique et de la philosophie (Jacinto 289).

Effectivement, le corps est devenu l'identité, le sujet, la priorité. C'est par le langage du corps qui s'exprime que le sidéen existe à présent. Dustan donne de l'importance à la sexualité pour montrer la prise de pouvoir du corps qui réclame le plaisir et le désir. Désirer c'est se sentir vivant. La sexualité est aussi un moyen de communication, de liberté d'expression, d'aller à l'encontre des règles de la société et de ses mœurs qui oblige à suivre ses règles et censure la liberté d'expression du corps et son langage. Dustan utilise la parole du corps comme moyen de révolte contre cette société.

Je peux maintenant rassembler tous les éléments qui expliquent l'écriture sidéenne dans les œuvres de Guibert et Dustan et dire avec certitude que pour moi, la parole du corps est la base de l'écriture sidéenne. La personnalisation et la prise de pouvoir de la parole du corps met le sidéen dans une situation d'observateur et c'est maintenant, sans voix, qu'il s'exprime par l'écriture. Cette transformation s'effectue au moment où le sida est officiellement déclaré par le langage du corps et ses symptômes. De la même manière que Dustan, David Caron révèle la transformation de son corps face au sida dans son autobiographie : « But this also reminds us of our inability to think in purely abstract terms, of the deficiencies of pure reasons. To relate, that is, to transmit and share our thoughts with others, we need the body. To put it metaphorically, as it were, corporal metaphors are a bit like the body rushing back to reoccupy the space left vacant by its expulsion » (Caron 15). Il utilise la métaphore du corps pour parler de la dépression qui se crée par le néant pendant que le corps est vide. Le corps revient pour occuper cette place vide qu'a créée son expulsion. Il est transformé, il domine et s'exprime par la parole du corps. Le sidéen a besoin de l'autre pour partager et transmettre les pensées de ce corps qui veut prendre la parole et partager avec l'autre.

Ce besoin de parler est mis en évidence dans l'écriture sidéenne, le corps de Caron lorsqu'il revient après l'expulsion prend la parole et change d'identité. Il devient le centre et prend le pouvoir sur le sidéen en le dominant. Le corps épicurien chez Dustan semble basculer dans l'opulence du sexe, de la nourriture, des vêtements, de l'écriture du fait du changement de temporalité. La vie est écourtée par le sida et le sidéen cherche à la vivre pleinement mais au fur et à mesure que le sida progresse sur le corps, les faiblesses de la « jeune » vieillesse s'installent aussi. L'isolement semble la seule protection pour le corps en déclin contre le monde qui ne réclame que la beauté, la santé et la puissance. Ainsi, le corps de Dustan, maintenant moins désiré, s'ennuie et se lasse alors que Guibert sent ses forces le quitter et finit par s'isoler en Italie pour ne plus voir personne. Les deux se consacrent à l'écriture, cet enfant qu'ils n'ont jamais eu.

Le sida atteint le corps et ses organes et l'écriture sidéenne permet de faire parler le corps comme un maestro qui orchestre tous les instruments du corps pour donner une musique sublime et touchante. L'accompagnement de cet orchestre sont des images vivides qui guide le lecteur sur la progression de la maladie.

Pour conclure, la parole dominante du corps envahie par le sida s'exprime sur les sentiments et la vie des sidéens et c'est un compte à rebours qui est commencé. Les désirs, les besoins, les faiblesses, les marques physiques et l'engendrement sont animés par la parole du corps. Le silence du sidéen par les phrases simples de sa vie quotidienne sont voulus pour laisser place à la parole du corps. La parole du corps frappe l'imagination du lecteur dans un langage formé d'images vivides et colorées : c'est l'écriture sidéenne, un style parfois cru qui mêle fiction et réalité pour échapper à la temporalité ; un temps compté par le son du "tic-tac" des T4 et de la mort inéluctable. L'écriture sidéenne c'est aussi l'autofiction qui permet la liberté de dire la vérité sans être jugé et brise les barrières du langage. Le silence par les phrases courtes banales, le langage

familier et l'observation du corps qui s'exprime permet une meilleure compréhension de la maladie. Dès lors, l'écriture sidéenne atteint son objectif de sensibiliser le lecteur et l'invite à se mettre dans la peau du sidéen, de vivre la renaissance du corps, sa nouvelle vie, sa vieillesse accélérée et sa mort. Le sida est endémique parce qu'il continue de faire des ravages, n'épargne personne, surtout dans les pays du tiers-monde où la thérapie antirétrovirale n'est pas disponible parce qu'elle est trop coûteuse. L'écriture sidéenne est importante pour sensibiliser le lecteur sur la maladie du sida mais elle est aussi une écriture contemporaine qui hurle son envie d'exister et d'être reconnue.

Works Cited

Caron, David (David Henri). *The Nearness of Others : Searching for Tact and Contact in the Age of HIV*. University of Minnesota Press, 2014.

Douzou, Catherine. “«À Mon Seul Désir»: Hervé Guibert Photographe Amateur.” *Roman 20-50: Revue d’Étude Du Roman Du XXe Siècle*, vol. 59, June 2015, pp. 57–68. EBSCOhost, search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=2016398567&site=ehost-live&scope=site.

Dustan, Guillaume. *Dans ma chambre*, P.O.L, 2013.

Godin, Louis-Daniel. «La trajectoire d’un désir «déviant» dans l’œuvre d’Hervé Guibert. Analyse du journal d’un amoureux des enfants.», *Déviances, Postures*, 2013, p. 33 à 44.

<https://postures.aegir.nt2.uqam.ca/sites/postures.aegir.nt2.uqam.ca/files/deviances-18.pdf#page=35> .

Accessed 14 November

Guibert, Hervé. *À l’ami qui ne m’a pas sauvé la vie*, Gallimard, 1990.

Jacinto, Gilles. “Autofiction Littéraire, Pornographie Queer et Culture Trash : Politique Du Corps et Du Sexe Dans l’œuvre de Guillaume Dustan.” *French Cultural Studies.*, vol. 28, no. 3, 2017, pp.

282–90, <https://doi.org/10.1177/0957155817710418>.

Klein-Scholz, Christelle. "Fragments d'un Corps: L'écriture Du SIDA Dans Les Ouvrages d'Hervé Guibert." *L'Esprit Créateur*, vol. 56, no. 2, 2016, pp. 52–63. EBSCOhost, search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=2016641570&site=ehost-live&scope=site.

Loïc Bourdeau, and V. Hunter Capps. *Revisiting HIV/AIDS in French Culture : Raw Matters*. Lexington Books, 2022. EBSCOhost, search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=nlebk&AN=3194433&site=ehost-live&scope=site.

Porumb, Anca, « De la quête identitaire au plaisir du corps », *Online @nalyse*, vol 7, no. 2. 2012.

Accessed 16 November 2023.

https://www.researchgate.net/profile/Anca-Porumb/publication/333743304_Herve_Guibert_de_la_quete_identitaire_au_plaisir_du_corps/links/606dd708299bf1c911b60cb8/Herve-Guibert-de-la-quete-identitaire-au-plaisir-du-corps.pdf